

Enseigner la littérature maghrébine d'expression française

Manfred Overmann (Ludwigsburg)

Francophonie et littératures francophones¹

La littérature maghrébine est aussi bien arabophone et berbère que francophone et correspond ainsi à une modélisation tripolaire du paysage sociolinguistique. La littérature d'expression française n'en représente qu'un domaine tardif, mais s'intègre à nouveau dans la grande famille des littératures francophones qui se décline à travers des espaces géographiques mouvants et non statiques : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Afrique subsaharienne, l'Afrique du Nord – le Maghreb, les îles malgaches et l'Océan Indien, ainsi qu'une partie du Moyen-Orient, le Machrek, l'Indochine, l'Inde et les îles du Pacifique. Selon Charles Bonn, les littératures francophones « définissent leur identité non à partir d'un espace délimité, mais à partir de la tension, douloureuse ou désirante, entre deux ou plusieurs espaces, dont aucun ne peut à lui tout seul prétendre à les définir. »²

La réception d'un texte doit sortir des cloisons géographiques et notionnelles prédéfinies et se caractérise par la *mouvance* qui ne prend tout son sens qu'à travers la migration des individus qui construisent des significations ambiguës et multiples selon les lieux qu'ils traversent. Il s'agit alors de dépasser les localisations géographiques traditionnelles pour fonder le concept d'une littérature-monde au pluriel dans sa migration géographique, linguistique, voire ontolo-

¹ Vous trouverez une abondante bibliographie consacrée aux littératures maghrébines d'expression française sur notre *Site portail du professeur de FLE* [<http://portail-du-fle.info/>] → Civilisation → Afrique du Nord → Bibliographie, œuvres littéraires et films. Pour aborder le sujet avec vos élèves et vos étudiants, nous avons également mis à votre disposition des modules multimédia téléchargeables consacrés à la géographie et à l'histoire des pays du Maghreb, aux langues parlées, à la vague révolutionnaire du *Printemps arabe* et à l'islam. Un nouveau *Dossier de la francophonie* accompagné d'un CD mixte (CD audio & CD-Rom) élaboré par Manfred Overmann et Laure Boivin et consacré aux pays du Maghreb paraîtra chez Klett fin 2013.

² Charles Bonn « Nouvelles approches des textes littéraires maghrébins et migrants », in : *Itinéraires et contacts de cultures*. L'Harmattan et Université Paris XIII, 1999, n° 27, p.7-12. Cf. du même auteur : *Littérature comparée et didactique du texte francophone*, L'Harmattan 2000 et C.B/ Naget Khadda (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française* : coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines, EDICEF, 1996.

gique. Au niveau de l'imaginaire et de l'identitaire, la multi-appartenance culturelle des auteurs favorise l'interaction textuelle et génère des constructions de sens multilinéaires par la combinaison et transformation de perceptions et d'expériences antérieures.

Tout comme la Francophonie revêt un concept polysémique au niveau linguistique³ et géographique, culturel⁴ et institutionnel⁵, les littératures francophones se définissent au pluriel, à plusieurs pôles, dans la polyphonie des auteurs provenant des cinq continents. Il est fréquent que ces écrivains fassent éclater les frontières et préfèrent l'expression littérature-monde pour dépasser la limitation spatiale d'un monde de plus en plus hybride. Généralement, ces auteurs-voyageurs-migrants maîtrisent plusieurs langues et publient leurs œuvres dans des focalisations variées pour faire rayonner la diversité culturelle à travers des pratiques langagières adaptées. Ainsi la francophonie littéraire devient le lieu d'une réelle expérience interculturelle, d'un dialogue avec la langue et les cultures dans leur diversité.

La littérature francophone dans le monde arabe et plus particulièrement dans les pays du Maghreb⁶ « est fille de la colonisation, mais lui a survécu malgré les

³ La francophonie linguistique est l'ensemble des peuples et des individus dont la langue maternelle, officielle ou administrative, seconde, véhiculaire ou vernaculaire est le français, bien que ce soit à des niveaux différents.

⁴ La francophonie culturelle désigne le sentiment d'appartenir à une même communauté qui partage et promeut des valeurs communes sur le pied de l'égalité, de la démocratie, de l'État de droit, de la paix, de la protection de l'environnement et de la diversité culturelle.

⁵ La Francophonie institutionnelle avec un « F » majuscule désigne l'ensemble des organisations publiques et dispositions privées œuvrant dans l'espace francophone depuis la création de l'*Agence de coopération culturelle et technique* (ACCT) à Niamey en 1970 qui devient *Agence de la Francophonie* en 1995, avant de prendre son appellation actuelle *Organisation internationale de la francophonie*. C'est lors des *Sommets de la Francophonie* dont le premier s'est déroulé à Versailles en 1986 et les deux derniers à Kinshasa en 2012 et prochainement à Dakar en 2014 que sont définis les stratégies et missions à remplir pour l'avenir. En octobre 2012, l'OIF regroupe 77 pays ou gouvernements (57 membres de plein exercice et 20 observateurs).

⁶ Traditionnellement la région du Maghreb désigne les trois pays d'Afrique du Nord-Ouest (le Maroc, l'Algérie et la Tunisie), appelés aussi *Petit Maghreb*. Elle regroupe les pays arabes du Maghreb central auquel il faut rattacher la Mauritanie et la Libye depuis la fondation de l'Union du Maghreb arabe (UMA) en 1989. Pour désigner l'ensemble des pays du *Grand Maghreb* il faut y ajouter aussi le territoire contesté du Sahara occidental.

prophéties des Cassandre qui lui promettaient une disparition prochaine dans un Maghreb souverain. »⁷ Elle illustre un phénomène assez récent, antérieur aux débuts de la Guerre d'Algérie dépassant à peine un demi-siècle d'existence. Cependant, la littérature maghrébine de langue française est déjà bien installée sur la scène intellectuelle, couronnée par des prix littéraires et même intronisée à l'Académie française par la séance de réception de la pionnière de la littérature féminine algérienne, Assia Djebar, en 2006.

Malgré toutes les ambiguïtés, l'Algérie reste aujourd'hui l'un des pays qui compte le plus de francophones et où le français reste une langue privilégiée pour l'acquisition et la transmission des savoirs. Ainsi, l'enseignement supérieur se fait entièrement en français dans le domaine de la médecine et dans les écoles d'ingénieurs. Bien que le monde universitaire fasse déjà partie de l'Agence Universitaire de la Francophonie et essaie de pousser le gouvernement à adhérer à l'Organisation internationale de la Francophonie, le gouvernement algérien refuse toujours d'adhérer à la Francophonie officielle comme pour rappeler l'héritage ambigu de la colonisation et la déchirure profonde causée par un conflit meurtrier.

Au Maroc et en Tunisie, tout comme en Algérie où le français n'est ni langue officielle ni co-officielle, la langue française joue un rôle toujours plus important comme langue d'accès à l'Europe. Bien que toutes les matières de l'enseignement secondaire soient arabisées, le français reste une langue seconde enracinée au sein des lycées marocains. Par rapport à la population totale, le taux de francophones au Maroc s'élève à 13,5%, soit 4 144 5000 personnes sur 30 700 000 en 2005, et en Tunisie le chiffre atteint même 63,6%, soit 6 360 000 personnes sur une population de 10 millions.⁸ Cependant, le développement de ce contexte favorable à l'enseignement du français ne devra pas se faire au

Pour certains l'Égypte, située dans la partie orientale de l'Afrique du Nord, fait aussi partie des pays du Maghreb.

⁷ Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, *Histoire de la littérature du Maghreb*, Paris : Ellipses 2010, p. 3.

⁸ Cf. Christian Valentin (éd.), *La Francophonie dans le monde 2006-2007*, Rapport de l'OIF, Paris : Nathan 2007. Cf. aussi la « Synthèse pour la Presse en ligne : [http://20mars.francophonie.org/IMG/pdf/rapport_hcf_2007.pdf] »

détriment de celui de l'arabe mais, *a contrario*, dans une perspective convergente.

Le rapport à la langue française et à la colonisation

Selon Jean-Louis Joubert « la relation de la langue française aux pays arabes est particulièrement complexe. Si le français a été introduit et installé au Maghreb par la colonisation, il s'est étendu au Machrek au XIX^e siècle, en tant que langue internationale pratiquée dans toute la région méditerranéenne : langue du commerce avec les pays lointains, de la transformation économique et technique, des écoles modernes ... »⁹. Certains auteurs maghrébins, bi- ou trilingues, ont écrit ou écrivent encore à l'heure actuelle aussi bien en arabe qu'en français, mais entretiennent parfois un rapport ambiguë avec la langue de l'ancien colonisateur qui est, selon Kateb Yacine, comme un « butin de guerre » qu'ils sont allés chercher jusque « dans la gueule du loup ».¹⁰

Le fait colonial qui est constitutif de l'émergence de la littérature maghrébine d'expression française a inspiré un malaise plus ou moins traumatisant à toute une génération, surtout algérienne, qui est passée par l'école française. Et si la langue française est ressentie d'abord comme moyen d'oppression et de dépersonnalisation, elle devient vite également un instrument de résistance et de lutte anticoloniale. Cette ambivalence dans la pratique de la langue française transparaît clairement dans la pensée d'Edmond Amran El Malch, juif marocain et communiste militant pour l'indépendance nationale du Maroc, qui déclare dans le *Magazine littéraire* du mois de mars 1999 : « Écrivant en français, je savais que je n'écrivais pas en français. Il y avait cette singulière greffe d'une langue sur l'autre, ma langue maternelle l'arabe, ce feu intérieur. »

Selon le célèbre discours de l'ancien président tunisien, Habib Bourguiba, tenu au Québec à la fin des années 1960¹¹, la langue française du Maghreb ne peut être reliée à aucune population de souche francophone comme c'est le cas pour les Québécois pour lesquels la langue française est une partie d'eux-

⁹ Jean-Louis Joubert, *Littératures francophones du monde arabe*, Paris : Nathan 1994, p. 8.

¹⁰ Cité par Bouguerra 2010, op. cit., p. 3.

¹¹ Cf. les extraits des discours d'Ottawa et de Montréal.

mêmes. Et il poursuit : « La francophonie, je vous l'ai dit, n'est pas pour nous un antique héritage. C'est une greffe. Il a suffi de quelques générations pour que, malgré les intempéries, elle prenne, se développe, donne naissance à un arbre vigoureux. » Cette greffe s'est opérée sur un tronc culturel arabo-musulman et berbère et est devenue de plus en plus autonome. Mais contrairement à l'Afrique de l'ouest et à l'Afrique centrale où le français est souvent langue officielle ou coexiste avec d'autres langues nationales, l'arabisation de l'enseignement dans les pays du Maghreb après les indépendances a refoulé le français au niveau des instances publiques, de sorte que le français ne soit dans aucun pays du Maghreb central la langue officielle.

Selon Francis Manzano, c'est cette recherche permanente entre identité maghrébine et langue française qui constitue l'identité à tiroirs d'un Arabe francophone : « le tiroir du français pour aller vers les autres, le tiroir de l'arabe pour aller vers soi-même ou le plus profond de soi-même, l'Histoire. »¹² Et Manzano en conclut que l'emploi du français par les Maghrébins décolonisés correspond à une axiologie binaire dont il était difficile de sortir, le français représentant la langue de la colonisation, de l'ouverture et de la culture universelle par la francophonie, et l'arabe la langue de l'Histoire, de la culture arabo-islamique et de l'identité. Il en suit que tout engagement pour le pôle francophone était considéré comme un éloignement proportionnel du pôle arabe et arabo-phonie. Puis Manzano met en lumière que le tableau sociolinguistique maghrébin serait même tripartite et non binaire, le berbère représentant la troisième langue identitaire des Maghrébins.

Les premiers textes écrits en français et l'engouement orientaliste

Les premiers textes écrits en français sur le monde arabe ne datent cependant pas de l'époque de la colonisation, mais remontent aux XVII^e et XVIII^e siècles et proviennent de voyageurs. Il s'agit de récits sur les pays traversés ou de transpositions de la littérature arabo-persane. Pour les Occidentaux, ces récits de voyage ou traductions, par exemple des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland

¹² Francis Manzano, « Le Maghreb, laboratoire de la francophonie ? », manuscrit auteur, [http://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/docs/00/34/48/51/DOC/Le_Maghreb.doc], p. 4.

(1704-1717), brossent généralement un portrait fascinant de l'Orient arabe et expriment un désir d'exotisme. Selon Joubert,¹³ cette « littérature du contact » peut cependant « se pervertir en littérature exotique quand elle ne saisit dans l'autre qu'une altérité stéréotypée, voire en littérature coloniale quand elle se met au service des politiques de domination. »

Nous rappelons qu'avec la progression de l'expansion coloniale au XIX^e siècle le voyage en Orient devient un *must* pour de nombreux peintres et écrivains qui se révèlent avoir un appétit immonde pour les cultures turques et arabes de l'Orient – et l'Orient le plus proche pour les Français est à l'époque l'Afrique du Nord malgré le paradoxe géographique.

Parmi les peintres imbibés d'orientalisme mentionnons Ingres, Delacroix, Decamps, Chassériau, Fromentin, Renoir ainsi que Matisse et Picasso pour le début du XX^e siècle. En ce qui concerne les écrivains, l'orientalisme et l'exotisme apparaissent déjà chez Molière (*Le Bourgeois gentilhomme*, 1670), Montesquieu (*Lettres persanes*, 1721) et Voltaire (*Zadig*, 1748 ; *Micromégas*, 1752). Chateaubriand se rend en Orient lors d'un voyage en 1811 (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) et Victor Hugo publie un recueil de poèmes intitulé « Les orientales » en 1829 sans avoir mis pourtant les pieds en Orient. Gérard de Nerval publie en 1851, près de dix ans après ses pérégrinations, « Un voyage en Orient » et le Comte de Chambord un « Journal de voyage en Orient » (1861). Enfin, n'oublions pas d'évoquer le roman historique de Gustave Flaubert, *Salammbô* (1862), esquissé après avoir séjourné à Tunis d'avril à juin 1858. Pour finir, l'expédition d'Égypte de Bonaparte conduite en 1798 ainsi que la conquête de l'Algérie en 1830 ne font qu'accélérer l'engouement pour l'Orient.

Montherlant, admirateur des civilisations arabes, et ayant séjourné quelques années durant dans l'Algérie coloniale au début des années 1930, dénoncera dans son œuvre intitulée *La Rose de Sable* (1938) les excès de la France coloniale et fera ainsi de l'indigène et du Maghreb son fond de commerce littéraire.

¹³ Joubert 1994, op. cit., p. 8.

Périodisation de la littérature maghrébine

La littérature maghrébine d'expression française s'articule autour de trois grands axes (1930 – 1950/70 – 1970/90) plus ou moins autonomes, mais tous perméables, que nous nous proposons de traverser brièvement. Globalement, le découpage chronologique recouvre trois périodes correspondant aux différentes générations qui sont à l'origine de cette production littéraire foisonnante. Citons d'abord la génération des aînés des années 1930 qui est assimilée par la culture coloniale française, puis les vrais pionniers qui ont commencé à écrire sous la colonisation mais ont connu les troubles et les déchirures des indépendances¹⁴, surtout en Algérie dans les années 1950-1960/70, et ensuite la troisième génération, celle qui arrive à l'écriture après l'euphorie des indépendances et qui connaît le désenchantement de la révolution trahie. Cette génération postcoloniale, révoltée, accusatrice, hybride et désillusionnée qui a vécu les indépendances (1970-1980/90) et dont certains auteurs se sont exilés en France par déception, absence de démocratie ou pour manifester leur désaccord avec les régimes en place,¹⁵ est particulièrement prolifique, mais aussi très hétéroclite.

Enfin il faut mettre en relief aussi les voix féminines du Maghreb qui se font entendre depuis les années 1930 et jusqu'à nos jours en luttant sur deux fronts, d'abord celui de l'indépendance des peuples opprimés, puis celui de l'émancipation de la femme. Cette littérature militante se veut libératrice face à l'intégrisme religieux d'un islam rétrograde et dévoyé, notamment en Algérie pendant la décennie noire, sauvage, sanglante de la guerre civile à partir de 1991/92 où les femmes (et les hommes !) subissent humiliations et sévices tout comme encore sous le régime terroriste au Mali du nord en 2012/13.

¹⁴ Il faut noter que l'ascension sociale des jeunes intellectuels de l'époque passait par le drame linguistique de tout colonisé, l'apprentissage du français, et qu'un bon nombre d'auteurs de cette période ont fait leurs études en France, parmi lesquels Malec Haddad, (Algérie, Droit à Aix-en-Provence), Assia Djébar (Algérie, École Normale Supérieure de Sèvres), Abdelkébir Khatibi (Études de sociologie à la Sorbonne), Driss Chraïbi (Maroc, Études de chimie à Paris). Haddad sera contraint à l'exil pour sa revendication ouverte de l'indépendance. Mouloud Feraoun a été assassiné par L'Organisation de l'armée secrète. Dans les années 1960, la proportion d'analphabètes de la population maghrébine était comprise entre 85% et 95%.

¹⁵ Après la prise de pouvoir de Boumédiène, Mourad Bourboune (Algérie) choisira l'exil, Rachid Boudjedra va faire la navette entre Alger et Paris, avant de s'installer définitivement à Alger et Tahar Ben Jelloun (Maroc) vit actuellement à Paris.

Une quatrième génération, celle qu'on dit « née en France », pourrait être constituée par les *beurs* et les *beurettes*¹⁶, ces jeunes écrivains généralement de nationalité française et issus depuis 1980 de la seconde génération de l'immigration. A l'origine de ce mouvement se trouve la célèbre *Marche pour l'égalité et contre le racisme* à Paris en 1993 qui a mobilisé plus de 100 000 personnes et rassemblé Français et étrangers, Algériens, Tunisiens, Marocains, des enfants de parents harkis ou FLN, des laïcs, des prêtres et pasteurs, des jeunes et des moins jeunes, des journalistes et des chômeurs pour signaler à la société et à l'État que ces jeunes vivant dans les cités en béton ne voulaient pas subir le même sort que la première génération des parents. C'est pour cela qu'ils revendiquent leur place dans la société française et le droit à la différence multiethnique par rapport aux Français de souche. C'est pendant ces années-là que la France « découvrait qu'une partie de sa jeunesse était colorée avec des cheveux frisés et des visages basanés, ne correspondent plus au cliché des chères têtes blondes et peaux blanches qu'étaient tous les médias pour décrire les jeunes Français. »¹⁷ S'ouvre alors le débat sur l'identité française et le dédoublement culturel.

En ce qui concerne la dénomination *beurette*, les jeunes écrivaines de la deuxième, voire de la troisième génération, rejettent généralement cette dénomination qui les marginalise par des connotations négatives, voire insultantes, et optent pour la désignation Franco-maghrébines – de nationalité française.¹⁸

Mais il est à se demander si cette littérature *francarabe* sur le sol français, certes prolifique, fait encore partie de la littérature « maghrébine » à proprement parler. L'ambiguïté du statut de cette littérature beur qui expose souvent des

¹⁶ Cf. Azouz Begag, *Le gone du chaâba* (1986) ; Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archimède* (1993) et *La maison d'Alexina* (1999) ; Smaïn, *Écris-moi* (1996) ; Aïcha Benaïssa – Sophie Ponchelet, *Née en France. Histoire d'une jeune beur* (1991), puis Wolfgang Ader (éd.), *Nées en France. Jeunes musulmanes dans la société laïque. Textes et dossier*, Stuttgart : Reclam (2005/2011) ; Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette*. (1994/2001), aussi dans Ader, 2011. Cf. aussi Najib Redoane, *Où en est la littérature beur ? Autour des textes maghrébins*, L'Harmattan. 2012.

¹⁷ Najib Redoane 2012, *Où en est la littérature beur ?*, op. cit., p. 14.

¹⁸ Cf. Najib Redoane / Yvette Bénayoun-Szmid (s. la dir. de), *Qu'en est-il de la littérature beur au féminin ?*, L'Harmattan 2012. Pour ne citer que quelques écrivaines franco-maghrébines qui ont bouleversé l'ordre patriarcal et illustré l'évolution des mentalités : Fatima Aït Bounoua, Samira El Ayachi, Faïza Gène, Koutar Harchi, Rachida Khalil, Habiba Mahany, Loubna Méliane, Houda Rouane, Razika Zitouni, et Latifa Zoubir.

identités déchirées sous des traits autobiographiques est renforcée par le fait qu'elle n'a pas accédé non plus à la labellisation de littérature française « appellation contrôlée ».

S'agit-il alors d'un enfant *naturel* ou *légitime* de la littérature française ? Selon Sebkhî, cette littérature qui *gêne* et se soustrait à tout classement précis est « tantôt étiquetée maghrébine, tantôt arabe, tantôt européenne, tantôt étrangère ». ¹⁹ La littérature beur qui est souvent une littérature de témoignage où les écrivains manifestent d'abord qu'ils [les écrivains beurs] existent, ne trouve aucune place dans les anthologies de littérature française, les documentalistes ne savent pas où la classer, les enseignants hésitent à l'incorporer dans leurs cours et les critiques de l'esthétisme la marginalisent à cause de son style souvent oral et argotique. Cette littérature subit alors une sorte de ghettoïsation ou se noie dans l'universel.

En dehors de notre échafaudage chronologique de la littérature francophone d'expression française, il faut aussi entreprendre une distinction géographique, le monde arabe n'ayant jamais été un univers monolithique et uniforme, même aux époques les plus reculées.

Aujourd'hui encore la littérature algérienne est « la plus abondante des productions littéraires francophones au Maghreb » ²⁰ compte tenu de la longue présence française (1830-1962) et de la francisation de l'enseignement, rejetée totalement après l'indépendance lorsque le rapport au français s'avère particulièrement austère. L'arabisation de l'enseignement a pour objectif de rétablir avant tout l'identité nationale longtemps déchirée.

Selon Joubert, la situation sous la colonisation a été bien différente au Maroc et en Tunisie qu'en Algérie, parce que l'enseignement de l'arabe n'y a pas été altéré. « La Tunisie, par exemple, a vu s'épanouir une très riche littérature moderne en langue arabe. C'est dans les années 1950 qu'est née une littérature d'expression française au Maroc, pour connaître son apogée avec la création de

¹⁹ Habiba Sebkhî, « Une littérature *naturelle* : le cas de la littérature *beur* », in : *Itinéraires et contacts de cultures*, L'Harmattan et Université Paris XIII, 1999, n° 27, p.27-42, p. 27.

²⁰ Joubert 1994, op. cit., p. 8.

la revue *Souffles* en 1966. En Tunisie, la littérature en langue française ne s'est vraiment développée et imposée que depuis les années 1970. »²¹

Il faut préciser qu'à l'intérieur de la littérature maghrébine de langue française les auteurs algériens, marocains et tunisiens font toujours valoir leur identité par l'appartenance à des communautés distinctes, malgré de nombreuses parentés.

Les aînés et les pionniers (1930/1950-70)

La littérature maghrébine des aînés remonte aux alentours de 1930, année de célébration du centenaire de la colonisation. C'est alors que des intellectuels français d'Algérie et quelques auteurs algériens assimilés par la politique culturelle et linguistique de la France publient des romans coloniaux très appréciés par le public français sous des titres évocateurs, voire exotiques : Omar Samar (pseudonyme de Zeid Ben Dieb), *Ali, O mon frère* et Ahmed Bouri, *Musulmans et chrétiennes*, les deux premiers romans feuilletons publiés respectivement dans *El Hack* de Bône en 1893 et en 1912, Mohammed Ben Si Ahmed Bencherif, *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, 1920, César Benattar, *Le Bled en lumière*, 1923, Abdelkader Hadj Hamou Zohra, *la femme du mineur*, 1925, Chukri Khodja, *El Eudj, captif des barbaresques*, 1929, Mohammed Ould Cheikh, *Myriem dans les palmes*, 1936 ou encore Rabah Zenati, *Bou El Nouar, le jeune Algérien*, 1945. Il faut mettre en relief que ces romans à fortes couleurs locales et célébrant les coutumes exotiques d'un Orient fantasmé sont bien loin d'être des armes de combat. L'Algérien Jean Amrouche publie en 1939 des *Chants berbères de Kabylie* et des poèmes que le journaliste a recueillis auprès de sa mère pour préserver le patrimoine berbère qui a bercé son enfance. Ses recueils de poèmes, *Cendres* (1934) et *Étoile secrète* (1937), expriment la douleur de l'exil et l'engagement politique du poète en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Une édition bilingue des *Chants berbères* a été publiée dans la *Collection Points Poésie* en 2012.

Quant au Maroc, c'est l'écrivain polyglotte Abdelkader Chatt qui semble être le premier à avoir publié un roman dans la langue du colonisateur. Écrit en 1930, publié à Paris en 1932 et réédité en 1990 et 2006, *Mosaïques ternies* est à la fois

²¹ Ibidem.

un récit autobiographique sur l'enfance et un récit historique et social sur le Maroc des années 1920-1930 qui annonce déjà la belle aventure francophone maghrébine des grands pionniers des années 1950.

La première grande époque dans la genèse de la littérature maghrébine d'expression française se situe cependant autour des années 1950. La nouvelle génération des pionniers représente dans ses œuvres l'expression de la tradition et le choc des cultures dans le contexte de l'assimilation coloniale. Les contacts entre les deux modèles de culture, occidentale et arabo-berbère du Maghreb, feront voler en éclats par la suite les représentations d'un espace socioculturel uniforme et traditionnel.

La plupart des études consacrées à cette littérature évoquent l'année 1954 comme pierre angulaire d'une nouvelle construction littéraire, année du déclenchement de la guerre de libération en Algérie. Effectivement, après la Seconde Guerre mondiale, quatre auteurs considérés de manière quasi unanime comme les pères fondateurs de la littérature algérienne, apparaissent sur la scène littéraire simultanément : Mouloud Feraoun (*Le fils du pauvre*, 1950 ; *La Terre et le Sang*, 1953 ; *Les chemins qui montent*, 1957), Mouloud Mammeri (*La Colline oubliée*, 1952 ; *Le Sommeil du Juste*, 1955), Mohammed Dib (*La Grande Maison*, 1952 ; *L'Incendie*, 1954 ; *Le métier à tisser* 1957) et Kateb Yacine (*Nedjma*, 1956).

Leurs œuvres s'inscrivent dans une « littérature de témoignage » à travers un regard documentaire et souvent autobiographique. Mais malgré une focalisation *réaliste* sur la vie des ancêtres, perspective prisée par les lecteurs étrangers, cette littérature n'entre pas dans la littérature coloniale aux aspects exotiques. Les fondateurs de cette littérature ont conduit une réflexion critique sur leurs sociétés doublée d'une prise de conscience identitaire. La description authentique de la *vie de terroir*, adopté d'un point de vue intérieur, n'en est pas moins contestataire, dénonce une politique de domination et désamorce le regard exotique du colonisateur.

Ainsi le roman *Le Sommeil du Juste* (1955) de Mouloud Mammeri est un accablant réquisitoire contre le colonisateur, pas moins que la subversive *Nedjma* (1956) de Kateb Yacine et les vers de Malek Haddad dans *Le Malheur en danger*, qui anticipent déjà en 1956 « La Longue marche » du peuple algérien

vers l'indépendance : « Chez nous le mot Patrie a un goût de colère / (...) / Chez nous le mot Patrie a un goût de légende. »²² On est alors loin des auteurs des années 1930 qui, à l'intention des lecteurs français, célébraient l'amitié franco-arabe et l'assimilation culturelle d'un monde figé dans ses traditions. « De simplement descriptive jusqu'ici, la littérature devient critique et revendicatrice. Mohammed Dib, dès 1950, exige des artistes de faire de leurs œuvres des *armes de combat* et il précise : *armes de combat qui serviront à conquérir la liberté.* »²³

Pour la naissance d'une littérature marocaine en langue française, on peut également retenir l'année 1954 avec la parution du roman *Le passé simple* de Driss Chraïbi. Ce roman à scandale qui introduit volontairement un « je » de la contestation et de la révolte remet aussi en cause les structures de la vieille société marocaine. Le roman pittoresque terrien d'Ahmed Sefrioui, *La Boîte à merveilles* (1954), qui décrit de manière folklorique ou ethnographique la vie populaire au Maroc, a été critiqué cependant pour son absence d'engagement affiché. Ce reproche a toutefois été énoncé aussi à l'égard d'autres romans de témoignage, notamment par ceux qui se réclamaient d'une idéologie de combat anticoloniale plus ouverte.

Après l'indépendance du Maroc en 1956, l'écart entre la société civile et les pouvoirs politiques se creuse de plus en plus et la première apogée de la littérature marocaine éclot autour de la revue *Souffles* (1966-1973), créée en 1966 à Rabat par l'écrivain Abdelatif Laâbi²⁴ et un groupe de jeunes poètes d'expression française qui se battent pour obtenir plus de démocratie et d'autonomie au niveau politique. Ainsi, le mouvement devient le porte-parole d'une nouvelle culture artistique, engagée et militante qui essaiera également de dépasser les rapports binaires avec le monde occidental. Cependant, certains membres de la revue ayant affiché un discours communiste trop radical seront arrêtés et mis en prison. Ainsi Abdelatif Laâbi sera emprisonné de 1972 à 1980 pour son engagement politique avant de s'exiler à Paris en 1985.

²² Malek Haddad, *Le Malheur en danger, poèmes*, La Nef 1956.

²³ Bouguerra 2010, op. cit., p. 15.

²⁴ Cf. Abdellatif Laâbi, *La poésie marocaine : De l'indépendance à nos jours*, Editions de La Différence 2005, p. 125. Cf. également l'édition de son *Œuvre poétique I et II* aux Éditions de la Différence en 2006 et 2010 et son roman *Le fond de la jarre*, Gallimard 2002.

En Tunisie, *La statue de sel*, roman largement autobiographique, publié par Albert Memmi en 1953, expose la vie de trois enfants de cultures différentes, arabe, juive et française. Le narrateur qui est le double de l'auteur, brosse le portrait de sa vie en mettant en relief le problème de tout déraciné confronté aux problèmes de l'acculturation. Tout comme chez Feraoun en 1950 dans *Le fils du pauvre*, chez Mammeri en 1952 dans *La colline oublié* ou chez Chraïbi en 1954 dans *Le passé simple*, l'émergence du « je » du narrateur et donc du récit à la première personne, représente chez Memmi une nouveauté pour la littérature maghrébine.

Jusqu'aux alentours des années 1950, le récit de la littérature arabo-musulmane s'organisait autour du « nous collectif » d'une communauté religieuse qui ne permettait pas aux auteurs de dévoiler l'intime. L'affirmation de l'individu et la reconnaissance de la subjectivité ne se fera qu'à travers le contact avec les auteurs occidentaux qui osent exprimer le privé, voire même le refoulé et le caché. Pour la société musulmane qui s'organisait autour du groupe et du Coran, la notion d'individu dans le sens philosophique du terme était inexistante et un phénomène fortement perturbateur remettant en question l'harmonie collective.²⁵

La même ambiguïté linguistique se manifeste aussi dans un texte de l'Algérien Mohamed Kacimi au titre significatif « Langue de Dieu et langue du Je » qui figure dans *L'Orient après l'amour*²⁶ paru en 2008. Kacimi y déclare qu'il n'a pas abandonné la langue arabe, mais la langue divine, celle du Coran, qui ne laisse aucune place à l'expression du « Je ». Le choix du français lui a permis de naître « en tant qu'individu » et de faire émerger son « Moi ». Puis il proclame : « Je n'écris pas en français, j'écris en moi-même. »²⁷

L'écrivain marocain, Tahar Ben Jelloun, loin de rejeter la langue nationale, reconnaît dans « l'appartenance à deux mondes, à deux cultures, à deux langues, une chance, une merveilleuse aubaine pour la langue française ». C'est le français qui lui a conféré la liberté de tout exprimer, comme il l'écrit dans un texte

²⁵ Cf. l'historien Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris : Maspéro, 1967 et l'œuvre de la sociologue marocaine, Fatima Merniss, *Le Harem politique*, Paris : Albin Michel 1987.

²⁶ Mohamed Kacimi, *L'Orient après l'amour*, Paris : Actes Sud 2008.

²⁷ Op. cit., p. 20-21.

intitulé « La Cave de ma mémoire, le toit de ma maison sont des mots français » paru dans un recueil collectif « Pour une littérature-monde »²⁸. Dans le même ouvrage, Michel Le Bris écrit : « Créer, écrire, ne revient pas à *exprimer* une culture mais à nous en arracher, dès lors que celle-ci se referme en normes, en diktats du groupe sur chacun de ses membres- et même que c'est en s'arrachant ainsi à la culture qu'on la déchire, la trouve, l'ouvre au dialogue avec les autres ».²⁹

Plusieurs autres titres à forte charge symbolique constituent la richesse littéraire des *pionniers* « qui aiguisent leur plume à la veille des appels » des « mouvements nationalistes » pour l'indépendance dans les trois pays du Maghreb. Le *Portrait du colonisé* du Tunisien Albert Memmi, paru un an après l'indépendance de la Tunisie (1957), est le livre de combat et le texte de référence par excellence pour tous les auteurs de cette génération, mais aussi pour les penseurs à venir. Memmi y trace le portrait du colonisé dont il fait l'inventaire, et brosse en même temps les traits de son adversaire, le colonisateur, qui traite les indigènes *en citoyen de seconde zone* n'ayant pas les mêmes droits politiques. Rappelons à ce propos que Sartre, ardent défenseur de la cause algérienne, rédigea une préface pour l'édition de 1966 dans laquelle il dénonce le racisme colonial :

Le colon jouit là-bas, dans la Métropole, des droits démocratiques que le système colonial refuse aux colonisés : c'est le système [...] qui interdit l'assimilation des indigènes : s'ils avaient le droit de vote, leur supériorité numérique ferait tout éclater à l'instant. Le colonialisme refuse les droits de l'homme à des hommes qu'il a soumis par la violence, qu'il maintient de force dans la misère et l'ignorance [...]

Le colonisé ne jouit d'aucun des attributs de la nationalité ; ni de la sienne [...], ni, bien entendu, de celle du colonisateur. [...] Ne jouissant pas des droits du citoyen moderne, n'étant pas soumis à ses devoirs courants, ne votant pas, ne portant pas le poids des affaires communes, il ne peut se sentir un citoyen véritable. »³⁰

Si le roman *Nedjma* de l'Algérien Kateb Yacine s'est imposé dès sa parution en 1956 comme nouveau modèle d'une écriture qui se veut volontairement déroutante par l'éclatement des structures linéaires et l'entrecroisement des récits

²⁸ Tahar Ben Jelloun, in : Michel Le Bris, Jean Rouaud (éds.), *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard 2007, p. 113.

²⁹ Michel Le Bris, op. cit., p. 36.

³⁰ Albert Memmi, *Portrait du colonisé – Portrait du colonisateur*. Préface de Jean-Paul Sartre. Paris : Gallimard 1985 (1957), p. 23

qui forment une identité culturelle polyphone et complexe pour symboliser une Algérie en quête de son identité, il faut surtout mentionner l'émergence d'une littérature revendicatrice féminine avec l'apparition d'Assia Djebar dans les années 1960.³¹

Les années 1970-90 – désenchantement et contestation

La troisième génération d'écrivains qui arrive à l'écriture dans les années 1970 s'ouvre sur une période d'espairs déçus, de désenchantement et de désillusion et dresse le bilan d'une décennie d'errements de l'indépendance. L'écrivain algérien Rachid Mimouni énonce ouvertement son amertume lorsqu'il dénonce l'indépendance trahie par les régimes politiques en Algérie qui se sont écartés de la démocratie en s'accaparant tous les droits. C'est en oscillant entre autoritarisme et socialisme sur le modèle dépravé soviétique que les gouvernements ont conduit le pays au naufrage. Dans son discours accusateur, Mimouni relate les afflictions et tourments qui corrodent en profondeur sa société et définit le rôle de l'écrivain : « Mon œuvre est d'abord une œuvre de critique, de contestation. Je conteste et j'essaie de montrer ce qui est contestable. [...] mon écriture est d'abord une tentative de remise en cause, de dénonciation. »³²

Les nouveaux écrivains, Farès, Khaïr-Eddine, Khatibi, Ben Jelloun, Mimouni, Meddeb ou Djaout exigent des comptes du pouvoir et dressent des réquisitoires face aux régimes autoritaires qui ont sclérosé la société. « Ils sont tous à l'image du *vrai poète* que Kateb Yacine appelait de tous ces vœux en 1958 déjà et qu'il considérait comme *l'éternel perturbateur*.³³ L'engagement et la colère de cette nouvelle génération qui apparaît dans l'entreprise romanesque de Mimouni, écrivain de la rupture, comme une déclaration ouverte de critique et de contestation³⁴, se traduit tout d'abord par le rejet des codes littéraires établis et la

³¹ Cf. *Voix féminines du Maghreb ou la libération par l'écriture*, dans Bouguerra 2010, op. cit., p. 183-236.

³² Rachid Mimouni, « Le métier d'écrivain », Casablanca, *Vision Magazine*, 7 (octobre 1990), cité par Redouane Najib, *Rachid Mimouni : entre littérature et engagement*, Paris : L'Harmattan 2002, p. 94.

³³ Cf. Bouguerra 2010, op. cit., p. 52.

³⁴ Cf. aussi Faouzia Bendjelid, *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*, Thèse de doctorat, République Algérienne Démocratique et Populaire, p. 400

revendication d'une écriture non-conformiste, voire provocatrice et subversive. Ainsi les formes éclatées du style de l'écriture se révèlent déjà porteuses de nouvelles significations. La littérature deviendra éminemment politique en Algérie à partir des années 1990 et la prise de pouvoir des islamistes. D'autres écrivains plus jeunes comme Yasmina Khadra, Boualem Sansal, Malika Mokeddem, Maïssa Bey, Hawa Djabali, Latifa Ben Mansour, Morad Djebel ou Aïssa Khelladi prendront alors la plume pour condamner la barbarie, la haine et l'intolérance de l'intégrisme religieux du *Front islamique du salut* contre lequel Rachid Boudjedra lance son roman provocateur et dénonciateur « FIS de la haine » (1992).

En même temps, il s'agit pour les écrivains des années 1970/80 comme l'Algérien Nabile Farès ou le Marocain Mohammed Khaïr-Eddine de recentrer leur réflexion non sur l'autre, mais sur leur propre identité en exaltant la berbèrité ancestrale. Dans son premier roman, *Yahia, pas de chance* (1970)³⁵, Farès met en question le consensus sournois afférent à l'identité arabo-musulmane et islamique bien avant le *Printemps kabyle* (1980)³⁶ en stipulant : « Je suis Kabyle ne veut pas dire que je ne suis pas Algérien, mais, tout simplement, qu'en tant qu'Algérien, je suis d'abord Kabyle. Il n'y a pas de quoi en faire un drame, à moins que la Kabylie ne soit la césure de la conscience nationale ».³⁷

La Kabylie, foyer de cultures et de traditions berbères, revendique aussi sa propre identité à travers la reconnaissance de sa langue, et rejette l'idée de l'unicité de la nation algérienne proclamée à l'époque du président Boumédiène (1965-1978) dans une Algérie qui historiquement est forcément multiple. Cependant la langue berbère qui est parlée par 10 millions d'Algériens, c'est-à-dire un habitant sur trois, ne sera reconnue pleinement qu'en 2002 en tant que *langue*

[<http://www.limag.refer.org/Theses/Bendjelid.pdf>] et Redouane Najib, *Rachid Mimouni : entre littérature et engagement*, L'Harmattan 2002.

³⁵ Dans son dernier roman « *Il était une fois l'Algérie* », Éditions Achab 2011, Farès aborde l'Algérie contemporaine depuis les *Accords d'Évian*, la répression d'octobre 1988 et la *décennie noire* où une jeune femme, Selma, est enlevée.

³⁶ Le *Printemps kabyle* ou *berbère* désigne le premier mouvement populaire d'opposition au parti unique du FLN et réclame l'officialisation de la langue *tamazight* ainsi que la reconnaissance de l'identité et de la langue berbère en Algérie. Lors des manifestations il y aura plus de 130 morts et 5000 blessés.

³⁷ Nabile Farès, *Yahia, pas de chance*, Paris : Seuil 1970, p. 33.

nationale. Pour le moment il ne s'agit que d'une demi-victoire parce que l'arabe reste la seule *langue officielle*. Le 1er juillet 2011, le roi Mohamed VI et la nouvelle constitution consacrent *l'amazigh* en tant que deuxième *langue officielle* du Maroc. D'autres écrivains, Driss Chaïbi dans *La Mère du Printemps* (1982) et *La Naissance à l'aube* (1986) et Abdelkébir Khatibi dans son roman *La Mémoire tatouée* (1971) abordent les problèmes d'identité berbère, d'acculturation et de déchirement entre deux cultures. Contrairement à ses confrères qui défendent les minorités berbères face au pouvoir central, Khatibi, qui a été couronné par de multiples récompenses³⁸, replace le problème de la berbéricité à nouveau dans le contexte social de l'aliénation du colonisé qui s'insurge contre l'opresseur. Dans une somme d'essais, *Le Maghreb pluriel* (1983), Khatibi définit l'être maghrébin dans l'ambivalence des rapports à soi et à l'autre, identité constituée par une diversité irréductible émergeant d'une situation permanente d'interculturalité.

Mohammed Khaïr-Eddine et ses co-rédacteurs marocains de la revue *Souffles*³⁹, notamment Abdellatif Laâbi et Mostafa Nissaboury, se révoltent contre les institutions établies et toute forme de conformisme. Si la pluralité forme la structure réelle de la société au niveau culturel, social, religieux et langagier, le nationalisme sous sa forme théologique unifiante est illusoire et doit être ébranlé.

Dans ses romans-poèmes comme *Agadir* (1967), Khaïr-Eddine ébranle aussi bien la forme littéraire que le statut d'une société hiérarchisée et opprimée. « Dans *Agadir* », disait-il, « je remets tout en question : la politique, la famille, les ancêtres. Je crois qu'il faut faire tomber les vieux statuts, tout changer par l'éducation du peuple (...) Je n'hésite pas à faire le procès de mon propre sang car il n'arrive pas à se dépêtrer de lui-même, à se transformer ».⁴⁰ L'écriture de

³⁸ Khatibi est couronné par de multiples récompenses dont le Grand Prix de l'Académie française (1994), le *Grand Prix du Maroc* (1998), le *Prix de l'Afrique méditerranéenne / Maghreb* (2003), et le *Prix de la Société des Gens de Lettres* (2008) attribué pour la première fois à un auteur arabe.

³⁹ Cf. plus haut dans notre article et aussi Kenza Sefrioui (2012), *La revue Souffles : Espoirs de révolution culturelle au Maroc (1966-1973)*. Editions du Sirocco.

⁴⁰ Mohammed Khaïr-Eddine, *Ce Maroc !*, Paris : Seuil 1975, p.81.

Khair-Eddine est violente parce qu'elle refuse de feindre l'innocence. Pour changer la société il faut changer la forme du discours qui la constitue.⁴¹

Le violent séisme qui s'est produit à Agadir le 29 février 1960 anéantissant plus de 12 000 personnes, est la toile de fond d'un contenu et d'une structure éclatés sans que l'auteur ne désigne directement la ville dévastée. Il s'agit plutôt d'une apocalypse sous forme d'une métaphore qui stigmatise un monde d'oppression incarné par la tyrannie du pouvoir en place et fustige la répression meurtrière à Casablanca en 1965 dont la fureur imprégnera toute une génération de jeunes. Pendant ces années de plomb, les ONG ont qualifié les nombreuses violences commises de crimes d'Etat contre l'humanité.

En dehors des milliers de détenus politiques et des centaines de disparus, des centres illégaux de torture systématique tels que Derb Moulay Chérif ou Dar El Mokri, rappelons aussi l'horreur de ces bagnes-mouroirs moyenâgeux, de ces cachots-tombeaux et des affres de la détention, notamment au bagne de *Tazmart*, devenu symbole de l'oppression et de la torture pour le Maroc des années 1972 à 1991 et décrit par Tahar Ben Jelloun dans son roman apologétique *Cette aveuglante absence de lumière* (2001). Après 18 ans de détention, Ahmed Morzouki, ancien détenu et l'un des 28 survivants des 58 officiers et sous-officiers impliqués dans les deux tentatives de coup d'État, publie aux Editions Paris-Méditerranée son témoignage sur les conditions d'enfermement, les gardiens sadiques et les tortures, dans un récit à la limite du supportable : *Tazmart : Cellule 10*.

Dans son roman *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un bon Dieu* (1968)⁴² où le narratif se mêle à l'autobiographique, le trivial côtoie le poétique, la sottise et la saynète voisinent avec l'invective politique, Khair-Eddine exhibe son irritation et sa colère quant à la situation politique et sociale au Maroc, déclare sa haine de la monarchie et sa rébellion contre le pouvoir patriarcal. Ce réquisitoire contre Sa Majesté semble être le résultat de la répression traumatisante de mars 1965. Cette impression est renforcée lorsque nous considérons les scorpions, rats, souris, hiboux et araignées qui pullulent dans le roman, ressentons les odeurs

⁴¹ Cf. Marc Gontard, *La violence du texte : Etude sur la littérature marocaine de langue française*, L'Harmattan 2000.

⁴² Cf. Khalid Loirdighi, *Les corps négatifs dans Agadir de Mohamed Khair-Eddine : Recherche en littérature maghrébine*, Editions universitaires européennes, 2010.

d'urines et des eaux stagnantes et observons les personnages déguenillés parmi lesquels rôde un pauvre Bon Dieu pantois et décontenancé. L'auteur avertit aussi le lecteur que la lecture n'est plus une activité anodine ou passive, mais recouvre bien des aléas : « Je suis l'hyène qui ne pardonne pas, je te pisse dessus et je t'enivre, puis t'attire dans mon trou pour me gaver de toi ». ⁴³ Même le co-auteur de la revue *Souffles*, Abdellatif Laâbi, exprime sa consternation quant aux tocales et à l'extravagance de son camarade de lutte qui défonce les portes interdites.

Chacun des romanciers illustre à sa manière le caractère politique de ses écrits qu'on peut étendre à toute la littérature maghrébine de cette période qui représente une transgression permanente. La dérive autoritaire dans les trois pays rend dérisoires et obsolètes les indépendances si elles ne sont pas accompagnées d'une libération de l'esprit et d'une gestion démocratique dans le cadre des idéaux de liberté et d'égalité.

Deux autres romans d'auteurs algériens éminemment politiques traitent des années noires (1991-2002) en Algérie à partir de la prise de pouvoir du *Front islamique du salut*. Il s'agit du *FIS de la haine* (1992) de Rachid Boudjedra et de *La Malédiction* de Rachid Mimouni (1993).

Après avoir mis à nu dans *La Répudiation* (1969) les tabous de la sexualité, la superstition et l'hypocrisie d'une société tournée vers le passé, Boudjedra se lance dans le combat contre l'infamie d'un FIS qui, au nom de l'islam, érige la terreur en système politique. Malheureusement le livre est toujours d'actualité – même plus que jamais – et ne concerne pas la seule Algérie au vu de ce qui se passe dans les pays du *Printemps arabe* et au Mali au début de l'année 2013 où la population a été prise en otage par les intégristes qui veulent introduire la *charia* comme fondement de la société et de l'État.

Dans son roman *FIS de la haine*, Rachid Boudjedra vomit sa haine contre l'émergence du terrorisme islamiste qui manipule, hypnotise et hystérise la foule et les jeunes pour en faire des martyrs de Dieu : « Les petits voyous portant barbes, couteaux à cran d'arrêt et kamis ne font qu'obéir aux prêches enflammés de leurs imams leur promettant de dîner avec le prophète Mahomet s'ils venaient

⁴³ Mohammed Khaïr-Eddine, *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un bon Dieu*, Paris : Seuil 1968, p. 29.

à mourir en martyrs après avoir exécuté une femme dévoilée, un communiste honni ou un athée exécré. Ali Belhadj était, de loin, le meilleur dans ces numéros d'hystérie totale [...] l'homme avait une pathologie charismatique qui remuait ces jeunes chômeurs qui s'ennuyaient, d'autant plus que le spectacle était gratuit. La foule en redemandait [...] ».⁴⁴ Boudjedra et Mimouni sont les premiers écrivains à avoir réagi contre la montée du fanatisme intégriste et qui n'ont pas eu la lâcheté de se taire, parce que « Avoir peur, reculer, c'est faire avancer la gangrène, la vermine. »⁴⁵

La même critique acerbe se trouve aussi dans le roman douloureux et tragique « La Malédiction » qui s'abat sur Alger pendant les années sanglantes. Rachid Mimouni y propose une *étude clinique* du mal et de la dictature. C'est à travers la métaphore de l'hôpital que l'auteur expose la déchirure de la nation algérienne partagée depuis un demi-siècle entre passé et avenir, discorde et luttes fratricides. En 1991 les intégristes prennent le pouvoir et investissent le plus grand hôpital d'Alger où ils instaurent un ordre autoritaire qui présage celui qu'ils imposeront au pays entier pendant la décennie noire de la guerre civile et du terrorisme : « L'imam n'était pas en verve. Son prêche fut long à atteindre son ton de croisière, alors qu'il s'était rendu célèbre par son art de terroriser les croyants en leur promettant les foudres du ciel pour la moindre incartade. »⁴⁶

Dans le roman, ce sont les médecins Meziane et Kader qui discernent les causes du mal algérien et s'investissent pour empêcher sa progression. Tout en étant conscient de cette tâche démesurée qui consiste à combattre le mensonge et de refuser les compromis empoisonnés des islamistes, le personnage central et sacrificiel du roman, l'obstétricien Kader, cherche à sauver les vies malgré les menaces de mort. Pour Saïd, l'intellectuel désabusé, « Dieu n'a plus aucune importance. Il est devenu l'otage conjoint du Parti et des Islamistes. »⁴⁷

Le troisième auteur qui a voulu témoigner du terrorisme intégriste dont il est devenu la victime en 1993, est Tahar Djaout, communiste à la plume redoutable et fondateur de l'hebdomadaire « Ruptures » et auquel Rachid Mimouni a dédié son livre : « A la mémoire de mon ami, l'écrivain Tahar Djaout, assas-

⁴⁴ Boudjedra, Rachid (1992) : *FIS de la haine*, Gallimard, p. 77.

⁴⁵ Op. cit., p. 16.

⁴⁶ Mimouni, Rachid (1993) : *La Malédiction*, Stock, p. 90.

⁴⁷ Ibidem

siné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôlier. » Romancier et poète, Djaout était aussi le directeur d'un hebdomadaire *Ruptures* fondé en 1993.

Son ultime roman posthume, *Le Dernier Été de la raison* (1999), est le récit des *Frères Vigilants* et des *Thérapeutes de l'Esprit* qui ont pris le pouvoir pour instituer la Communauté dans la Foi. Le protagoniste, Boualem Yekkar, petit libraire, essaie de résister à l'asservissement et à l'uniformisation du nouvel ordre qui veut *élaguer, amputer, purifier* l'humanité et « ne laisser de la mémoire que ce qui célèbre la Révélation, ne laisser du savoir que ce qui ne pose pas de question, ne laisser de l'homme que la part soumise à Dieu (...) L'arrière-pays de la mémoire, avec ses chants rebelles, ses sources vives (...) est effacé, il s'est engouffré dans la bouche béante de la foi dévoratrice. Pour être membre du troupeau des croyants soumis, du troupeau d'esclaves enchaînés par la Parole de Vérité (...) il faut ne venir de nulle part. (...) Il faut, pour accéder à la voie de Dieu, devenir orphelin de tout cela. Se boucher les oreilles, domestiquer ses yeux, brider les élans de son cœur, déchirer ses livres trop hardis, casser tout ce qui vibre et qui chante. Il faut devenir orphelin, déchu de toute appartenance. » Les détenteurs de la Vérité imposent leur loi par l'endoctrinement systématique de la société et le contrôle de la conformité des vêtements et de la pensée est assuré par les comités de bienséances. Enfin *Le Livre* remplace tous les livres et l'individualité est dissoute pour se fondre dans le nouveau moule imposé par la Foi. L'atmosphère sinistre et absurde qui règne dans le roman de Djaout révèle un pessimisme radical et un humour noir qui est proche du style kafkaïen pour exprimer l'absurde et l'indicible.

D'autres écrivains, journalistes et intellectuels algériens qui se sont révoltés contre ce système totalitaire et verrouillé ont été éliminés violemment : Abderahmane Chergou, militant du parti d'avant-garde socialiste est assassiné à coups de couteau le 28 septembre 1993, Laâdi Flici le 17 mars 1993; Youcef Sebti est égorgé dans la nuit du 27 au 28 décembre 1993 ; Bakhti Benaouda est assassiné le 22 mai 1995 ; Abdelkader Alloula l'un des plus grand noms du théâtre algérien et le metteur en scène Azzedine Medjoubi sont assassinés respectivement le 10 mars 1994 et le 13 février 1995 pour avoir mis en scène les aspirations du peuple à la démocratie. Merzak Bagtache, qui n'a pas arrêté de

tourner en dérision le pouvoir en place, échappe de justesse à la mort, d'autres auteurs s'exilent pour continuer leur œuvre créatrice.

Les voix féminines

Les femmes n'ont jamais été absentes de l'histoire du Maghreb. Dans son livre *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Jean Déjeux énumère « trente et une romancières ayant écrit soixante-huit œuvres »⁴⁸ dont la plupart sont peu connues de nos jours.

A l'époque de l'assimilation-francisation, affronter les coutumes ou la sexualité, émettre des doutes sur la religion ou le bien fondé de la colonisation, était audacieux pour les hommes ancrés dans les traditions ancestrales et patriarcales, mais encore d'avantage pour les femmes maghrébines qu'on reléguait à l'espace domestique, la réserve, la discrétion voire l'occultation dans les harems pour les soustraire au regard de l'Autre. L'affirmation de soi par celui / celle qui osait dire « Je » présentait une rupture inédite avec les valeurs de la civilisation arabomusulmane, et notamment pour les femmes.

La littérature féminine maghrébine doit cependant être considérée comme composante essentielle de la production poétique et romanesque dans les trois pays du Maghreb.⁴⁹ Et si nous sommes remontés dans notre périodisation de la littérature maghrébine d'expression française jusqu'aux *ainés* des années 1930 il faut pour le moins faire connaître aussi les romancières qui ont pris la plume avant 1950. Signalons parmi celles-ci d'abord Éliissa Rhaïs⁵⁰, pseudonyme d'une juive algérienne, Rosine Amar Boumendil (1876-1940) dont les romans et les recueils de contes à intrigues passionnelles ont paru en France de 1919-1930. Le lecteur français qui cherchait à assouvir son désir d'imaginaire, d'exotisme oriental et qui aimait les mauresques de toutes conditions y était plongé dans une

⁴⁸ Jean Déjeux, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Presses Universitaires de France – PUF 1992, p. 10.

⁴⁹ Cf. le chapitre consacré aux « Voix féminines du Maghreb ou la libération par l'écriture » dans Bouguerra 2010, op. cit., p. 183-236.

⁵⁰ Cf. Jean Déjeux, *Éliissa Rhaïs, conteuse algérienne (1876 -1940)*, in: *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N°37, 1984, p. 47-79. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1984_num_37_1_2021]

ambiance des *Mille et une Nuits*, à une époque où la littérature coloniale battait son plein. Citons aussi l'Italo-Marocaine Elisa Chimenti (1883-1969) juive de Tanger qui publie le premier roman féminin en français au Maroc en 1958⁵¹ (*Au cœur du harem, roman marocain*), l'Algérienne kabyle Marie-Louise Taos Amrouche (1913-1976) (*Jacinthe noire*, 1947), convertie au catholicisme et enfin l'Algérienne musulmane Djamila Debèche, née en 1926, directrice de la revue *Action* et pionnière dans le domaine de la presse féminine et de la revendication sociale dans une Algérie fortement patriarcale. Dans son roman *Leïla, jeune fille d'Algérie* (1947) et *Azia* (1955), les revendications féministes énoncées par de jeunes protagonistes modernes bravant les maux de la condition féminine y occupent une large place.

Nous connaissons aujourd'hui l'engagement et le militantisme des femmes dans la guerre d'Algérie⁵². En juin 1955 une Algérienne, née Fatima-Zohra Imalayène, entre pour la première fois à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres où elle étudie l'histoire. Et si cette jeune fille de vingt ans ne passe pas ses examens de licence en raison de sa solidarité avec les étudiants algériens en grève (1957), elle écrit son premier roman, *La Soif*, en deux mois et le signe Assia Djebar. *Nulle part dans la maison de mon père* (2007) est sa dernière œuvre à ce jour.

Dans son roman *Les enfants du nouveau monde* (1962) elle brosse une fresque de femmes en prise avec la guerre, dans *Les Alouettes naïves* (1967) elle évoque des filles qui reviennent du maquis et dans une de ses œuvres majeures, *L'amour, la fantasia* (1985), qui inaugure un cycle intitulé *Le Quatuor d'Alger* elle dépeint la mémoire ancienne de la conquête de l'Algérie en 1830 pour faire réentendre les cris des ancêtres, puis les années de lutte et de la guerre de libération qu'elle fait alterner avec la narration de sa propre enfance, dans un village du Sahel. Le monde des femmes claustrées autour d'elle rêve de la libération par une inaccessible rencontre amoureuse. Déjà l'*incipit* du roman est marqué du sceau de la contradiction et de la double appartenance à l'Europe et à l'Algérie, le père portant un *fez*, coiffe traditionnelle d'Afrique du Nord, et en même temps un costume européen. Tout comme le père, sa fille arabe (la narratrice / l'auteur)

⁵¹ La littérature marocaine est plus prolifique en arabe qu'en français.

⁵² Cf. Djamila Amrane, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris : Plon 1991.

vit aussi dans l'ambiguïté des deux cultures et des deux langues, puisqu'elle fréquente l'école française, lieu par excellence de l'apprentissage et de la formation de soi : « Fillette arabe allant pour la première fois à l'école, un matin d'automne, main dans la main du père. Celui-ci, un fez sur la tête, la silhouette haute et droite dans son costume européen, porte un cartable, il est instituteur à l'école française. Fillette arabe dans un village du Sahel algérien. » Comme presque tous les auteurs algériens de la génération de Djébar, elle a été scolarisée à l'école française qui l'éloignera de ses racines et installera durablement dans son fort intérieur une ambivalence culturelle et langagière. Comment arri-mer dans la langue française les chansons et les contes, les youyous de fête, les hululements de deuil et les cris de révolte ou de désespoir ?

Analyser l'histoire d'un point de vue féminin⁵³, c'est déconstruire l'idéologie dominante et porter un autre regard sur des sujets traités auparavant par les hommes. C'est introduire un autre discours qui dénonce les stéréotypes du monde patriarcal et dévoile les trésors et témoignages féminins jusque-là réprimés et cachés. Les romancières Assia Djébar et Leïla Sebbar décrivent ces tensions qui existent entre l'homme et la femme et respectivement entre les regards que se portent l'Occident et l'Orient, d'où jaillissent des identités et cultures composites pour créer un espace transculturel en désaccord avec les approches binaires. La superposition et l'enchevêtrement des espaces culturels qui s'entremêlent pour s'introduire à l'intérieur d'une nouvelle conception des échanges culturels déstabilisent les clichés associés à une matrice orientaliste ou occidentaliste.

Les sujets traités par l'écrivaine franco-algérienne Leïla Sebbar ont généralement un rapport particulier à l'histoire de France et de ses colonies, notamment l'Algérie, sa colonisation, la décolonisation, la guerre de libération, l'exode, l'exil, les années noires du terrorisme islamiste, et toujours dans le contexte d'une histoire familiale, vécue, tragique, révoltante qui met en question pour tenter de comprendre.

Dans la nouvelle *La jeune fille au balcon* (1996), Sebbar peint la vie d'une jeune fille Mélissa, qui vit recluse dans un quartier pauvre d'Alger et observe du

⁵³ Cf. Soheila Kian, *Ecritures et transgressions : D'Assia Djébar et de Leïla Sebbar. Les traversées des frontières*, L'Harmattan 2009.

balcon où elle se rend en cachette ce qui se passe dans la rue. Son quartier porte le nom de la capitale de l'Afghanistan, le Kaboul, et lorsqu'une Golf noire passe dans la rue, « sa mère l'oblige à se réfugier contre le mur, derrière les arbres »⁵⁴ par crainte d'un attentat terroriste. Certaines filles sont enlevées par des hommes armés qui « les emmènent dans les maquis pour les marier à des combattants islamistes »⁵⁵; les femmes veulent écouter du raï et les enfants du rock, mais c'est interdit parce que c'est « une musique impie. C'est un péché, une honte (...) »⁵⁶. La directrice a été menacée parce qu'elle ne sépare pas les filles des garçons et garde les filles qui ne portent pas le *hijeb*.⁵⁷ Ce sont les *barbus*, les intégristes qui font la loi et oppriment la population qui n'ose plus sortir, plus s'amuser, plus parler, plus réfléchir.

En 1999, Sebbar revient sur le massacre du 17 octobre 1961 (*La Seine était rouge, Paris octobre 1961*) lorsque le préfet de Paris Maurice Papon fait tirer sur des Algériens qui manifestent paisiblement contre l'instauration du couvre-feu. Amel, 16 ans veut comprendre et Louis, 25 ans, réalise un film documentaire pour lever le voile sur les meurtres, matraquages et arrestations commis par la police. Il s'agit de thèmes éminemment politiques qui contribuent à éclairer la guerre des mémoires en ouvrant le discours sur des événements trop longtemps occultés.

Malika Mokeddem vient à l'écriture dans un métissage à la fois biologique et culturel et quitte l'Algérie en 1970 pour continuer ses études de médecine à Montpellier. Une femme médecin constitue déjà un défi en soi à tous ceux qui veulent enfermer les femmes dans un rôle de *machine à reproduction* incapable de prendre leur destin en main. Dans son roman autobiographique *Les Hommes qui marchent* (1990) Mokeddem, masquée sous l'héroïne répondant au nom de Leïla, défie les normes et traditions arabo-musulmanes imposées aux femmes algériennes pour revendiquer un peu de liberté pour les nouvelles colonisées – les femmes. Pendant les années 1990 en Algérie Mokeddem perd des amis dont Tahar Djaout et Abdelkader Allonla et tout en vivant en France elle se voit menacée par les intégristes qui l'obligent à grillager les fenêtres et portes de sa

⁵⁴ Leïla Sebbar, *La jeune fille au balcon*, Seuil 1996, p. 16.

⁵⁵ Op. cit., p. 31.

⁵⁶ Op. cit., p. 48.

⁵⁷ Op. cit., p. 23.

maison pour avoir un semblant de sécurité. Dans un véritable état d'urgence, elle écrit en quelques mois *L'Interdite* (1993) et *Des Rêves et des Assassins* (1995), véritables pamphlets qui visent à dénoncer le dogmatisme et la vision idéologique de l'intégrisme.⁵⁸

Une autre rebelle des lettres est Leïla Marouane. Dans son roman *La jeune fille et la mère* (2005)⁵⁹, elle illustre le réveil des femmes algériennes qui s'engagent dans la bataille contre l'occupant et l'asservissement par les hommes. Quand la mère réalise que la situation de la femme n'a pas changé après les indépendances, qu'elle se trouve toujours dans le même engrainage de coûts forcés et de fausses couches, que l'instruction lui est refusée et que sa fille subit à son tour la tyrannie du père, cette résistante dans l'âme et furieuse combattante qu'on appelle la Jeanne d'Arc des djebels fait exploser sa haine qu'elle transmet aussi à sa fille. Ce déchirement entre l'étouffoir des traditions et des mœurs du pays natal et les aspirations libertaires et émancipatrices caractérise le dilemme des jeunes filles maghrébines en général, qu'elles vivent au pays ou bien en exil à l'étranger.

Tout comme Leïla Sebbar et d'autres écrivaines (et écrivains), l'auteure algérienne Maïssa Bey dévoile son œuvre romanesque sur toile de fond historique. Ainsi elle brave dans *Nouvelles d'Algérie* (1998) la terreur dans une Algérie où sévit la guerre civile et religieuse et dans son roman *Pierre Sang Papier ou Cendre* (2008) elle replonge dans la chronique de la colonisation. L'histoire postcoloniale est abordée dans *Bleu, Blanc, Vert* (2007) où l'auteure met en question les dérives d'un régime corrompu qui a balayé les idées révolutionnaires d'un revers de main. Mais à côté de ces thématiques historiques et meurtrières qui ont ensanglanté son pays, Maïssa Bey assaillit régulièrement aussi la société patriarcale qui condamne la femme à une mort lente, notamment dans *Cette fille-là* (2001), *Sous le jasmin la nuit* (2004) et *Surtout ne te retourne pas* (2005). Ces témoignages sur la condition féminine lèvent le tabou sur la peine des femmes cloîtrées dans leur silence.

⁵⁸ Cf. Yolande Aline Helm (s. la dir. de), *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*, L'Harmattan 2001.

⁵⁹ Leïla Marouane, *La jeune fille et la mère*, Seuil 2007/2005 ; cf. aussi son roman, *La fille de la Casbah*, Julliard 1996.

De nombreuses écrivaines déclarent qu'elles ont pris la plume pour s'emparer de la parole dans un espace public qui leur était refusé et pour faire entendre des voix de protestation contre la séquestration de leur corps et de leur esprit. Écrire, c'est s'engager, agir, militer, défendre des valeurs, se battre contre la misère, l'injustice, l'hypocrisie sociale et la violence contre les femmes. La romancière marocaine, Bouthaïna Azami-Tawil fait remarquer dans un texte recueilli par Marc Gontard dans le *Le Récit féminin au Maroc* (2005)⁶⁰ » On aime à croire qu'en prenant la plume, la femme a rompu avec les représentations qui la mueraient jusque-là dans un silence torturant, dont seul, par moments, le déchaînement d'une folie carnavalesque parvenait à libérer la douleur. [...] En prenant la plume, la femme se libère des mythes et assume son regard sur le monde en tant qu'acteur et témoin social en prise avec l'Histoire et le temps ». ⁶¹ Et Maïssa Bey professe dans le *Magazine littéraire* du mois de décembre 2006 (N° 459) que l'écriture est devenue pour elle un besoin et une affirmation de soi : « Je suis venue à l'écriture poussée par le désir de redevenir sujet et pourquoi pas, de remettre en cause, de front, toutes les visions d'un monde fait par et pour les hommes essentiellement. »

En Tunisie, Hélé Béji, auteure de plusieurs récits et essais⁶² et fondatrice du Collège international de Tunis, aborde les questions postcoloniales dans *Nous décolonisés* (2008) en analysant l'état des faits un demi-siècle après l'épopée de la décolonisation qui a commencé par la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, mais n'a pas tenu ses promesses. L'auteure met en relief les responsabilités du décolonisé face à son destin et l'oblige à aborder de front les erreurs vécues dont il doit tirer les conséquences pour organiser un meilleur avenir, plus humain, s'il ne veut pas retomber dans un autre esclavage du pouvoir. Dans *Islam Pride* (2011) Hélé Béji, élevée dans une famille libérale et tolérante, va à la rencontre des « suffragettes du voile », ces femmes voilées qui protestent contre une modernité vécue comme un assujettissement, la consommation

⁶⁰ Marc Gontard (s. la dir.), *Le Récit féminin au Maroc*, Presses universitaires de Rennes 2005.

⁶¹ Op. cit., p. 13.

⁶² Béji, Hélé (2011) : *Islam Pride : Derrière le voile*. Gallimard. Idem, (2008) : *Nous décolonisés*. Arléa ; (2006) : *Une force qui demeure*. Arléa ; (1992) : *Itinéraire de Paris à Tunis*. Blandin Noel/ Sillages ; (1985) : *L'œil du jour*. Editions Maurice Nadeau.

comme une servitude ou un esclavage et l'ordre démocratique comme une tartuferie. Opposée elle-même au port du voile, Hélé Béji n'en appelle pas moins à mettre fin à la stigmatisation et la victimisation des femmes voilées par le féminisme occidental stipulant que les bequettes des banlieues françaises ne portent pas le voile par la contrainte de leurs maris, mais pour protester contre les sociétés consuméristes et la vision d'une femme objet.

Dans son livre « La deuxième épouse », Editions Ramsay 2006, Fawzia Zouari⁶³ traite le conflit de quatre femmes issues de l'immigration dont les itinéraires s'entrelacent. Elles vivent à Paris et sont aux prises avec la tradition masculine. Halima, première épouse d'un député algérien retrouvé assassiné, révoltée par la déloyauté de son mari, se réfugie dans sa nouvelle identité française ; Rosa, la deuxième épouse et fille de harki, fait une tentative de suicide lorsqu'elle apprend que le même Sadek a un autre foyer et d'autres enfants. Lila, une jeune bequette libre et indépendante n'a qu'une envie, c'est de repérer un fiancé fortuné pour fuir sa cité. Et Farida, la romancière, s'entête à sauver Rosa du coma en s'adressant constamment à elle.

La romancière tunisienne Azza Filali, journaliste à *Jeune Afrique* et docteur en littérature française comparée, brosse le tableau d'une société tunisienne pré-révolutionnaire, vaguement à la dérive, dans son dernier roman *Ouatann*⁶⁴, Elyzad 2012. Dans un petit village figé et impassible au nord de Bizerte, trois destinées singulières sont enfermées entre la mer et la montagne et attendent que quelque chose advienne. On y observe l'opulence débridée des uns, le culte de l'argent et l'affairisme insatiable des autres dans une ambiance où les valeurs citoyennes s'étouffent et le bonheur s'éclipse dans le conformisme du quotidien.

Les écrivains d'aujourd'hui

Nous n'allons pas conclure notre petit tour d'horizon de la littérature maghrébine d'expression française, forcément fragmentaire et morcelé, sans renvoyer le

⁶³ Cf. aussi Fawzia Zouari, *Pour un féminisme méditerranéen*, L'Harmattan 2012, et *Sous le jasmin, les pavés*, Editions du Moment 2011.

⁶⁴ Cf. les autres romans d'Azza Filali, notamment *Le voyageur immobile*, Alif 1990 ; *Monsieur L.* ; *Les vallées de lumière* et *Propos changeants sur l'amour* (tous publiés chez Cérès, respectivement en 1999, 2001 et 2003). Les deux derniers romans ont été publiés chez Elyzad : *L'Heure du Cru*, 2009 et *Ouatann* 2012.

lecteur à une bibliographie complexe sur notre site internet⁶⁵ relative au roman algérien, marocain et tunisien et couvrant la période de la colonisation et du protectorat jusqu'à nos jours. Ainsi, notre petit bréviaire sous forme de mises en bouche peut être complété par des lectures individuelles plus vastes. C'est dans cette perspective et pour vous livrer quelques idées pour vos futures lectures ou prochains scénarios que nous terminons notre tableau de la littérature maghrébine francophone des années 1930 à 2013 par la présentation de quelques ouvrages récents qui pourront compléter votre bibliothèque et assouvir votre soif de littérature maghrébine.⁶⁶

En Algérie, Boualem Sansal, l'ennemi juré des fanatiques, parcourt la grande histoire tourmentée de l'Algérie des années 1950 à nos jours dans son roman *Rue Darwin*. (2013/ 2011) : Folio / Gallimard, Prix de la Paix des libraires allemands et couronné par le prix du Roman arabe 2012. Yacid, le narrateur, né en 1949 et à la recherche de ses origines, retourne dans la rue Darwin à Belcourt, quartier populaire d'Alger, où il a participé en tant qu'enfant à la période tourmentée de la guerre d'indépendance en portant des messages. Ses frères et sœurs émigrent aux quatre coins du monde ce qui ne fait qu'accroître la douleur identitaire de Yacid qui souffre de la diaspora familiale et du chaos politique et social. De Boumedienne à la terreur islamique des années 1990, Boualem Sansal illustre dans son huitième livre la parole d'Albert Camus, autre enfant de Belcourt, qui écrivait dans « Noces » *Et vivre, c'est ne pas se résigner*.⁶⁷

Sebbar, Leïla (collectif) (2012) : *Une enfance juive en Méditerranée musulmane. Bleu autour*, rassemble les récits de trente-quatre auteurs marocains, algériens, tunisiens, égyptiens, libanais et turcs autour des années 1930-1960. Marouane, Leïla (2012/2007) : *La vie sexuelle d'un islamiste à Paris*. Albin Michel, dépeint les inhibitions et les tabous sexuels à travers le récit du banquier et

⁶⁵ Cf. Overmann, Bibliographie, [<http://portail-du-fle.info/> → Civilisation → Afrique du Nord → Bibliographie]

⁶⁶ Cf. Najib Redoane (s. la dir. de), *Diversité littéraire en Algérie*, L'Harmattan 2012.

⁶⁷ Albert Camus, *Noces*, essai autobiographique, 1938 : « S'il y a un péché contre la vie, ce n'est peut-être pas tant d'en désespérer que d'espérer une autre vue, et se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci. [...] De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce que l'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner. »

pieux musulman Mohamed déchiré entre les deux cultures. Adimi, Kaouther (2011) : *L'envers des autres*⁶⁸. Actes Sud, montre une famille pas comme les autres où la parole est distribuée chapitre après chapitre à la mère, aux deux filles Yasmine et Sarah, au frère Adel et à d'autres, pour livrer leur part de vérité dans l'altérité des voix et regards qui se succèdent.

Au Maroc⁶⁹ Rachid O. et Abdellah Taïa écrivent sur le délicat équilibre entre le monde musulman et l'homosexualité en essayant de libéraliser la parole homosexuelle dans l'écriture et la perception de l'homosexualité dans la société. Ce sujet nécessairement tabou est abordé depuis l'exil en France, car l'homosexualité qui est souvent vécue dans la clandestinité est interdite et par la loi et par la religion. Même au début du XXI^e siècle, l'émergence de l'homosexualité attend toujours son « Siècle des Lumières, notamment dans les pays islamiques. »⁷⁰

Dans ses romans *Chocolat chaud*, Gallimard 1998, et *L'enfant ébloui*, Gallimard 1999, Rachid O. révèle, sous des traits autobiographiques, l'homosexualité d'un jeune garçon, si difficile à vivre au Maroc – et aussi ailleurs. Son dernier roman porte le titre *Analphabètes*, Gallimard 2013. Abdellah Taïa a révélé son homosexualité au grand jour dans une interview avec la revue politique « Tel Quel » en 2006 après la publication de son roman *L'armée du salut*, Seuil. Dans son dernier roman, *Infidèles*, Seuil 2012, l'auteur explore le thème de l'homosexualité au Maroc et au Caire dans les années 1980. Jallal, un jeune garçon, aide sa mère Slima, une prostituée marocaine, à attraper les hommes pour gagner de l'argent et entraîne le lecteur dans une quête spirituelle nourrie par l'humiliation et les brimades.

⁶⁸ Ce premier roman de l'Algérienne Kaouther Adimi a été publié en Algérie en 2009 sous le titre *Des ballerines de Papicha*.

⁶⁹ Cf. Mohammed Berrada (collectif), *Miroirs en fuite. : Anthologie de nouvelles marocaines contemporaines*, Les Éditions Aden 2012 ; Abdellah Baïda, *Au fil des livres, chronique de littérature marocaine de langue française*, Séguier / la croisée des chemins 2011 ; Najib Redoane (s. la dir. de), *Vitalité littéraire au Maroc*. L'Harmattan 2009 ; Lahsen Bougdal, *Voix et plumes du Maroc*, L'Harmattan 2010 et Salim Jay, *Dictionnaire des écrivains marocains*, Eddif La Croisée des Chemins 2005.

⁷⁰ Cintas, Jean-Claude (2009) : *Cahier n° 10 – Homosexualité(s) et littérature*, Mazères : Le chasseur abstrait éditeur.

Abdellah Taïa aborde aussi des sujets d'actualité comme le mal de vivre des jeunes, le chômage et la question de savoir pourquoi quelques-uns sacrifient leur vie en s'immolant par le feu, thème du *Printemps arabe* consacré par Tahar Ben Jelloun dans ses récits *Par le feu*, Gallimard 2011 et *L'étincelle. Révoltes dans les pays arabes*, Gallimard 2011⁷¹. La maison d'édition allemande, Klett, prépare actuellement la publication de ces deux œuvres annotées par Laure Boivin et didactisées par Manfred Overmann sous forme d'édition scolaire⁷². Dans son dernier roman, justement intitulé *Triste jeunesse*, Editions de l'Aube 2012, et dans le même contexte dépeint par Ben Jelloun, l'écrivain Mohamed Nedali brosse le portrait défaitiste de la jeunesse marocaine telle qu'elle se voit aujourd'hui, le cri d'alarme de Saïd, Houda, Younès et Latifa et de tous les jeunes qui se trouvent sans travail et sans perspectives pour leur avenir. Trois autres publications sur la révolution tunisienne sont les livres de la Tunisienne Fawiza Zouari, *Sous le jasmin, les pavés*, Editions du Moment, 2011, *Les Malheurs du chiffre 7 ou la chute de l'empire tunisien* du Tunisien Jamel Ghandouchi, Terriciae 2012 et *Fleur de tempête* de la Tunisienne Geneviève Manceaux, Éditeur Publibook, Édition Témoignage 2013. En témoin direct de la révolution du Jasmin, Manceaux dépeint ses expériences vécues pendant une quarantaine de jours et plonge dans la crise d'un pays déchiré.

En 2009 l'écrivain marocain Mahi Binebine publie son roman *Les étoiles de Sidi Mounen* (Gallimard, réédition en 2013 aux éditions 84) où il conte par la voix du héros Yachine la misère dans un bidonville aux portes de Casablanca, qui n'est pas sans nous rappeler le désarroi des gamins dans *Les enfants des rues étroites* (Seuil 2002) d'Abdelhak Serhane. L'odeur de pourriture des décharges publiques, l'extrême détresse, la violence, l'insécurité, le haschich et la colle, un père toujours accroché à son chapelet, présentent la toile de fond du quotidien de ces jeunes pouvant facilement devenir des proies pour des marchands de rêves. Ceux-ci, par la manipulation du Coran, forment des martyrs, véritables bombes humaines attirées par le paradis dans l'au-delà. Dans son roman, Binebine raconte sous forme d'une fiction, l'histoire, la vie de Yachine qui deviendra un

⁷¹ Le dernier roman publié par Tahar Ben Jelloun chez Gallimard en 2012 a pour titre *Le bonheur conjugal*.

⁷² L'édition scolaire paraîtra chez Klett début 2014.

islamiste radical après son incarcération. L'auteur brosse ainsi l'environnement sociétal des auteurs des attentats de Casablanca du 16 mai 2003, tous issus du bidonville de Sidi Moumen et dévoile clairement le rapport qui peut exister entre misère et terrorisme.⁷³ Nabil Ayouch, un des réalisateurs les plus en vue de la scène cinématographique marocaine, a adapté le roman de Binebine pour le cinéma en 2012 sous le titre *Les Cheveux de Dieu*.

En Tunisie⁷⁴, Gisèle Halimi, avocate et militante féministe d'origine juive, s'est fortement engagée toute sa vie dans plusieurs causes : la lutte pour l'indépendance de son pays, la Tunisie, mais aussi pour l'Algérie où elle dénonce la pratique de la torture par l'armée française. Cet engagement débouche sur la publication de *Djamila Boupacha*, Gallimard 1962, en collaboration avec Simone de Beauvoir et des témoignages d'Henri Alleg et de Mme Maurcie Audin.

Dans son livre miroir *Ne vous résignez jamais*, Plon 2009, elle résume ses combats menés contre l'injustice et la discrimination, notamment des femmes⁷⁵ en revendiquant leur affranchissement des chaînes du passé pour qu'elles deviennent des citoyennes à part entière et retrouvent leur dignité. A 84 ans, elle publie également chez Plon, *l'Histoire d'une passion*, 2011, où elle raconte le désamour de Fritna, sa mère, et révèle en même temps son exaltation totalitaire pour sa petite fille qu'elle aide à construire sa liberté. En 2013, Jessie Magna consacre un livre à Gisèle Halimi pour évoquer son combat pour les droits des femmes et contre les violences qu'elles subissent : *Gisèle Halimi : Non au viol*, Actes Sud. L'auteure y retrace le combat de la célèbre avocate pour la reconnaissance du viol comme véritable crime, un combat hélas toujours d'actualité lorsqu'en Inde et au Brésil les femmes descendent dans les rues pour faire connaître le crime du viol souvent minimisé par les détenteurs du droit.

⁷³ Le dernier roman de Mahi Binebine, *Le Seigneur vous le rendra*, vient de paraître chez Fayard, 2013.

⁷⁴ Pour la littérature tunisienne cf. Marylin Hacker / Cécile Oumhani (collectif), *Siècle 21*, N° 21, automne-hiver: *Littérature tunisienne contemporaine*, La fosse aux ours 2012 et Tahar Bekri, *De la littérature tunisienne et maghrébine et autres textes*, L'Harmattan 2000.

⁷⁵ Cf. Gisèle Halimi, *La cause des femmes*, France Loisirs 1974 (1973) ; *Le procès de Bobigny : Choisir la cause des femmes*, préface de Simone de Beauvoir, Gallimard, nouvelle édition 2006. En 1971 Gisèle Halimi fonde le mouvement féministe « Choisir la cause des femmes » pour militer en faveur de la dépenalisation de l'avortement.